

JAN FABRE

LE MONDE, 28 novembre 2016

# Jan Fabre dérange l'Ermitage

Le Belge a installé ses œuvres, non sans remous, dans le musée russe

## ARTS

SAINT-PÉTERSBOURG (RUSSIE)

L'honneur est doublement inédit: l'artiste belge Jan Fabre avait été le premier artiste contemporain à présenter une large exposition personnelle dans les collections du Louvre, en 2008, il est aujourd'hui le premier à faire de même au sein de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg. Pourquoi lui, et seulement lui à cette échelle, dans deux des institutions muséales les plus prestigieuses du monde?

Tout d'abord parce que c'est bien l'expérience du Louvre qui a su convaincre l'Ermitage de se prêter à ce jeu de confrontation, entre hommage aux maîtres anciens et rétrospective. Ensuite, parce que c'est un exercice qui exige de combiner un fol orgueil et une bonne dose d'humilité, deux pôles entre lesquels Jan Fabre, 58 ans, évolue naturellement, artiste polymorphe tout à la fois plasticien, performeur, dramaturge et auteur.

Côté cour, tout visiteur de l'Ermitage est accueilli par un Jan Fabre en bronze doré, *L'homme qui mesure les nuages*, habituellement présenté en hauteur, ici ramené presque à hauteur d'homme. Ce double de l'artiste semble donc plutôt se mesurer lui-même à ce temple de l'art. Plus déconcertante pour un public russe qui découvre son travail (il s'agit de sa première exposition dans le pays) est la vision d'un autre avatar à l'une des entrées des salles d'exposition: celui-ci semble s'être cassé le nez contre une œuvre, du sang tombant goutte à goutte à ses pieds, nus. « C'est mon autoportrait en nain », dit l'artiste de ce petit alter ego de cire: « Je suis un nain né dans un pays de géants. Nous, les Flamands, devons gérer la grandeur

de notre passé, une tradition exceptionnelle. »

Comme à Paris, l'artiste a choisi de se concentrer sur la section du musée qu'il connaît le mieux: celle dédiée aux maîtres flamands des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. « J'ai été élevé avec ces œuvres, elles sont une source d'inspiration de mon travail », résume le Belge, qui a conçu son accrochage (plus de 200 œuvres, dont des créations) comme une « dramaturgie ».

Dans la salle Snyders, entre les monumentales natures mortes et les scènes de chasse, il fait virevolter des crânes noirs et iridescents, composés de l'un de ses matériaux fétiches: les carapaces de scarabées. Chacun porte dans sa mâchoire un animal: lièvre, faisan... Parmi cet enchevêtrement de plumes et de poils, réels ou de peinture, d'autres squelettes croquent des pinceaux, venant souligner la fonction de « vanités » de ces tableaux. Vanités qui étincellent encore dans la salle Jordaens, où Jan Fabre a composé de larges mosaïques en scarabées.

La salle des Rubens est mise à l'heure bleue, ce moment entre chien et loup où la vie diurne cède la place à la vie nocturne chère à l'oiseau de nuit qu'est Jan Fabre. D'énigmatiques photographies bleu profond laissent à peine ap-

**Entre les monumentales natures mortes et les scènes de chasse, l'artiste fait virevolter des crânes noirs et iridescents**

« Fidelity and the Repetition of Death (symmetrical/I) » (2016), de Jan Fabre. ATTILIO MARANZANO © ANGELOS BVBA

paraître des mises en scène mythologiques. Partout, des hiboux, figures totems de l'artiste, scrutent les visiteurs d'un œil fou, tandis que des dessins au stylo Bic bleu, matériau pauvre dont l'artiste loue les qualités soyeuses, diluent cette heure bleue jusqu'au vertige dans des installations monumentales.

### Inquiétante étrangeté

C'est dans l'aile dédiée à l'art moderne de l'Ermitage que l'artiste présente une sélection de ses installations. L'une, à l'ironie stridente, a d'ailleurs fait polémique depuis l'ouverture de l'exposition en Russie: dans une atmosphère de carnaval, y sont suspendus des chiens et chats victimes d'abandon, dont l'artiste a récupéré les corps le long des autoroutes, et auxquels il a rendu un « hommage » à sa manière (elle date de 2007). Et cohérent avec son œuvre, où vie animale et humaine, squelettes et exosquelettes se confondent à l'envi et se métamorphosent dans des visions oniriques défiant le temps.

Face à cet univers plein d'une inquiétante étrangeté et à l'humour



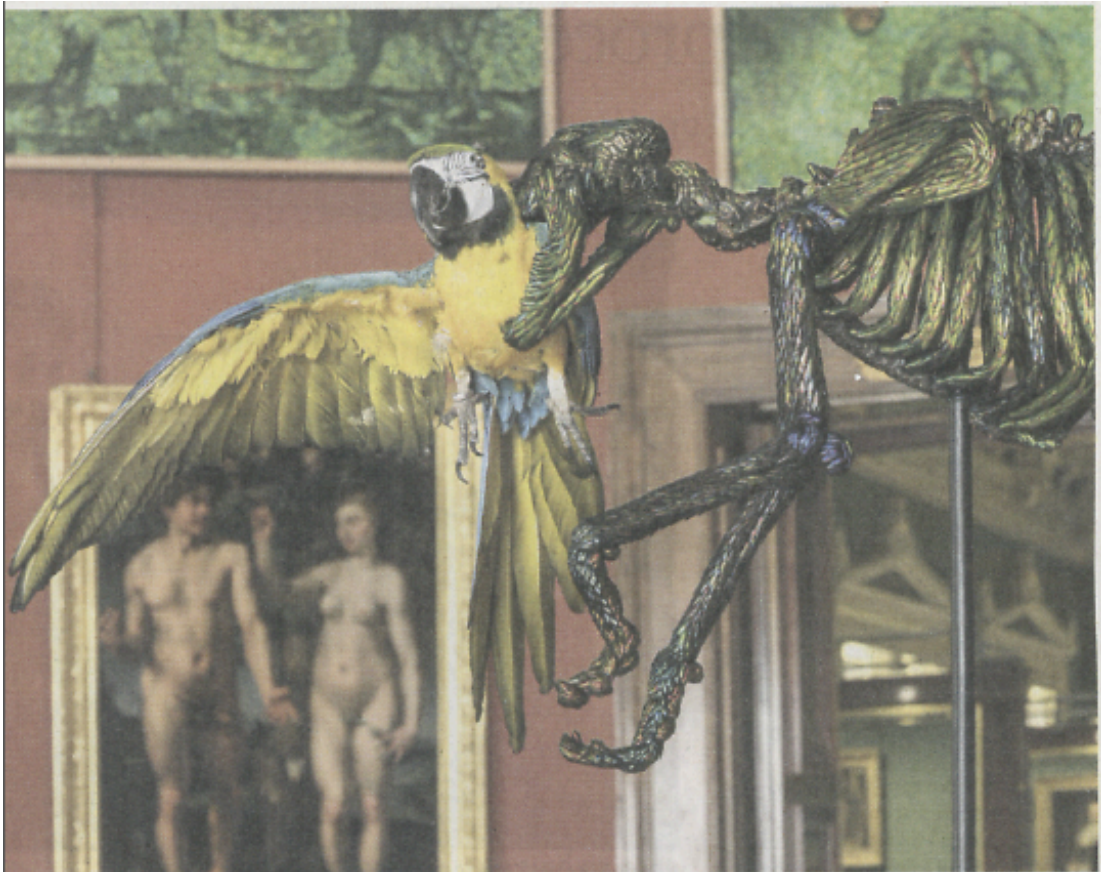


# Galerie Daniel Templon

Paris

**JAN FABRE**

*LE MONDE*, 28 novembre 2016



grimaçant, les questions de la presse russe, venue en nombre le jour du vernissage, le 21 octobre, traduisaient une certaine circonspection: «*N'est-ce pas violent/très radical/kitsch/choquant... dégoûtant?*» L'artiste affirme tout le contraire: «*Ce qui peut vous apparaître violent évoque pour moi l'énergie de la vie. C'est une célébration de ce que la nature nous donne.*» Anticipant les polémiques dont il est coutumier, il tient par ailleurs à souligner qu'«*aucun animal n'a été tué au nom de l'art*».

L'idée de célébration prend un tour plus joyeux dans la majestueuse salle Van Dyck. En écho aux tableaux du peintre de cour, Jan

Fabre y présente en effet une nouvelle série intitulée «*Mes reines*», portraits pleins de vie en bas-relief de ses collaboratrices, sculptés sur de larges plaques de marbre de Carrare. «*J'ai mis à l'honneur les femmes qui dirigent mon atelier et ma vie. Je suis fier de cette pièce dédiée au pouvoir des femmes, c'est ma pièce de résistance dans une société machiste!*», précise l'artiste.

Ce thème de la fête, il le décline également dans une série de petits dessins carnavalesques, mis en dialogue avec des scènes de festivités rurales des primitifs flamands. «*Le carnaval est ancré dans la culture belge. Chez les peintres flamands, il est question de boire, de*

*danser, de s'amuser. C'est-à-dire de joie, d'extase, de subversion et d'ironie*», détaille l'Anversois, qui se définit comme un «*artiste très provincial*» en ce sens.

C'est vrai pour le Louvre comme pour l'Ermitage: que le public soit sensible ou non au bestiaire sauvage et à la truculence de Jan Fabre, son souffle vient incontestablement réveiller des salles fastueuses dans lesquelles le public ne se bouscule guère habituellement. ■

EMMANUELLE JARDONNET

«*Knight of Despair/Warrior of Beauty*», jusqu'au 9 avril 2017, au Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg (Russie).